

Louis Raffin

Le message de Proteus

Extrait

Éditions Glyphe

85, avenue Ledru-Rollin – 75012 Paris
www.editions-glyphe.com

ISBN 978-2-35285-102-8

IV

— **J**AMAIS ! VOUS M'ENTENDEZ ? rugit Balthazar dans la salle du Conseil dont les murs réverbéraient la voix puissante. Jamais je ne vous laisserai armer ces robots !

— Mais enfin ! s'exclama Larossay, il ne s'agit que de pistolets à impulsion électrique !

— C'est encore trop ! Ces robots sont des outils, ils resteront des outils, rien de plus.

— Il faut tout de même les protéger ! Ils sont beaucoup trop vulnérables. Cinq d'entre eux ont encore été endommagés la semaine dernière !

— Vous avez des hommes pour ça, fit Balthazar avec un geste de dédain.

— C'est absurde ! Je ne peux pas mettre un policier derrière chaque robot !

— Peu m'importe...

Larossay était déconcerté. Depuis la décision de maintenir Proteus malgré la fuite des touristes, Balthazar ne faisait plus que de la figuration aux réunions hebdomadaires du Conseil des ministres. Qu'est-ce qui lui prenait subitement ? En insistant, ce vieux singe finirait bien par céder...

— Je ne propose pas d'armer tous les robots, mais seulement ceux affectés dans les zones isolées, là où ils sont exposés aux vandales parce qu'ils sont loin des regards.

— Je persiste à m'y opposer, grommela Balthazar. D'ailleurs je ne vois pas où est le problème puisque William Hurdley les remplace.

— Je sais, mais il pourrait bien se lasser... Ces robots sont devenus indispensables, non seulement par la croissance économique qu'ils nous

apportent, mais par leurs loyers, qui sont devenus notre principale ressource fiscale. J'en ai besoin pour payer les fonctionnaires.

– Vous voulez dire la police ?

– Pas seulement, vous le savez très bien.

– Les actes de vandalisme vont peut-être cesser d'eux-mêmes.

– J'en doute fort ! Je crains au contraire qu'ils ne se banalisent. C'est pour cela que je veux réagir.

– Vous avez déjà procédé à des arrestations.

– Oui, quand même. Les enregistreurs vidéo des robots nous ont permis d'identifier plusieurs auteurs de ces méfaits. Mais il en reste, et ils se méfient maintenant, ils se cachent le visage.

– Vous les avez interrogés ?

– Bien entendu ! Des écervelés qui voudraient passer pour des victimes en accusant les robots d'avoir pris leur travail.

– Ils n'ont peut-être pas tout à fait tort.

– Ah non ! Vous n'allez pas vous y mettre aussi !

– Combien y a-t-il de chômeurs aujourd'hui ?

– Trop ! Nous en avons trop, mais je ne dispose pas de chiffres précis. Nous n'avons pas de statistiques là-dessus, à quoi bon ? J'ai dû renoncer à les indemniser parce que l'État n'en avait plus les moyens depuis le départ des touristes. Et puis j'ai constaté que ça en incitait certains à ne plus chercher de travail. Avouez que c'est un comble !

– Sans doute...

– Pourtant, si ces stupides saboteurs voulaient bien ouvrir les yeux, ils verraient que ces robots ont bien d'autres effets que ce chômage temporaire. Dans les plantations, ils remplacent peut-être quelques ouvriers, mais ils nous permettent surtout de défricher peu à peu la forêt inexploitée qui couvre encore les trois-quarts de l'île. Ces cultures supplémentaires vont représenter autant de richesses que nous pourrons exporter.

– Et saccager notre île, grommela une voix.

Larossay s'interrompit, haussa les épaules et poursuivit.

– Sans parler de ce projet d'usine, où nos robots confectionneront des sacs à main et des bagages de luxe d'une qualité exceptionnelle, pour un prix imbattable. Les ouvriers de l'usine européenne qui fermera à la place ne peuvent pas rivaliser ! Ce n'est pas un progrès ? Nous existons enfin dans l'économie mondiale, nous sommes devenus compétitifs !

– Où est le bénéfice s'il n'y a que des robots dans cette usine ? intervint un des ministres.

– Il n’y aura pas que des robots ! Parce que nous finirons par en manquer. Ils seront réservés aux tâches délicates, pour lesquelles ils sont imbattables, mais il y aura aussi du personnel humain, ne serait-ce que pour assurer le gardiennage, puisqu’il y a encore des réticences à doter nos robots d’armes de dissuasion...

Les regards se tournèrent vers Balthazar, qui ne se donna pas la peine de réagir. Il avait obtenu ce qu’il voulait et s’était à nouveau retranché dans le silence.

*

L’unique fenêtre de la petite pièce où se tenait Audrey donnait sur le préau, désert en cette fin d’après-midi. Assise à son bureau où s’étaient posés des dessins d’enfants, elle regardait tristement la fillette d’une dizaine d’années qui se tenait debout devant elle, la tête baissée.

– Je comprends Mélanie, ne t’en fais pas, lui dit-elle d’une voix douce. Je ne veux pas que tes parents aient des ennuis à cause de moi.

– Je regrette beaucoup vous savez, assura la fillette en relevant vers Audrey ses grands yeux noirs.

– Je sais... Moi aussi je regrette, parce que tu as vraiment des dispositions. Alors il faudra que tu continues à travailler sans moi en essayant de te rappeler mes conseils, promis ?

– Promis !

– Très bien, et maintenant sauve-toi !

La fillette tourna les talons, saisit la poignée de la porte, quand Audrey se ravisa.

– Attends ! Je vais te donner quelque chose...

Ouvrant un tiroir de son bureau, elle en sortit une de ses aquarelles qu’elle tendit à l’enfant hésitante.

– Garde-la cachée si tu veux, mais je suis sûre qu’un jour, tu pourras l’accrocher au mur de ta chambre sans que personne ne te dise rien.

– Merci beaucoup, murmura la fillette.

Audrey s’était levée pour contourner son bureau. Elle se pencha sur l’enfant et appuya un baiser sur son front.

– Pars, maintenant ! souffla-t-elle la gorge serrée.

C’était la dernière élève qui lui restait dans cet établissement où elle avait été admise pour donner des cours de dessin, son niveau de créole lui permettant de se passer d’Oscar, qui restait désormais confiné chez elle.

L'appauvrissement brutal de l'État causé par le départ des touristes avait fait réduire toutes les dépenses sociales. Même l'hôpital avait été mis en hibernation. Quant au secteur privé, sur l'insistance pressante d'Axel, Larossay n'y commit jamais la maladresse de substituer directement un robot à un travailleur humain, mais personne n'était dupe et ceux qui avaient amené ces machines devinrent très vite impopulaires, Audrey comme les autres. En dépit des efforts de la directrice pour raisonner les parents, les enfants désertèrent son cours l'un après l'autre, jusqu'à cet ultime départ, sa meilleure élève, son dernier lien affectif avec cette île devenue sinistre et dangereuse.

Pour la première fois de sa vie, Audrey avait vécu au contact presque quotidien d'enfants et ce fut un bonheur pour elle d'évoluer parmi eux, seuls habitants de l'île dont elle n'ait pas à se méfier. Axel s'était prudemment gardé de tout commentaire, mais ses pensées étaient aussi lisibles que s'il les avait inscrites sur son front. Dans ses yeux brillants d'espérance, Audrey voyait déjà le reflet des enfants qu'ils adopteraient à leur retour en Californie. Il est vrai qu'elle s'était attachée à ces enfants, surtout à cette fillette qui venait de partir. Mais elle restait fermée à l'idée d'adoption. Elle voulait son enfant, celui qu'elle porterait en elle, le fruit de son amour pour Axel, pas un autre ! Mais ce bonheur si simple lui était interdit par ce corps déjà mort qu'elle avait pris en haine. Accoudée à sa table, les poings enfoncés dans ses joues, une affreuse douleur dans le cœur, elle ne voyait pas le dessin d'enfant posé devant elle qui se mouillait de ses larmes.

*

La nuit était tombée lorsque Audrey quitta l'école. En arrivant devant chez elle, au moment de couper le moteur, elle regarda l'heure au tableau de bord. Axel n'arriverait pas tout de suite. Elle avait le temps de se détendre dans la piscine pendant qu'Oscar préparait le dîner. Il avait d'ailleurs peut-être commencé, mais c'était impossible à savoir de l'extérieur, car il n'avait aucun besoin d'éclairage artificiel pour évoluer d'une pièce à l'autre ou y travailler. Il en était un peu effrayant lorsqu'il promenait la nuit, dans la maison ou le jardin, sa blanche silhouette fantomatique.

Audrey gravit les marches de la véranda, s'apprêta à ouvrir la porte, quand elle vit qu'elle était entrebâillée. Oscar, dans ses allées et venues, avait dû mal la refermer. Elle la poussa d'une main, appliqua l'autre sur l'interrupteur, et la lumière jaillit. Audrey étouffa un cri, la maison était ravagée !

Parcourant avec angoisse les pièces du rez-de-chaussée, elle ne vit que meubles renversés, coussins éventrés, vaisselle fracassée. Anéantie par cette découverte qui achevait de la désespérer, elle ne trouva pas le courage de monter voir à l'étage. Comme un automate privé d'énergie, elle se laissa tomber sur l'angle d'un canapé retourné.

Et Oscar ! songea-t-elle tout à coup. Qu'en avaient-ils fait ? Dans quel état allait-elle retrouver cette machine qui lui avait rendu tant de services ? Sa réticence à visiter sa chambre la fit néanmoins hésiter et elle décida de l'appeler. Il réagirait peut-être par un son qui la guiderait jusqu'à lui.

– Oscar ! Oscar !...

D'interminables secondes passèrent. Audrey retenait son souffle, à l'affût du moindre bruit, mais sa voix oppressée ne recueillait aucun écho. Enfin, un grincement assourdi se fit entendre au-dessus de sa tête, des bruits de pas allèrent d'une pièce à l'autre, puis commencèrent à descendre l'escalier. Elle se redressa vivement, tourna les yeux vers la porte du couloir et attendit. Poussant la porte avec sa lenteur habituelle, Oscar apparut, aussi propre et neuf qu'au premier jour.

– Oscar ! s'écria-t-elle avec soulagement. Ces sauvages ne t'ont pas trouvé !

Elle s'avança vers lui pour l'examiner quand, juste derrière elle, un ricanement sinistre la fit tressaillir.

– Je t'avais bien dit qu'elle le trouverait ! Y avait qu'à l'attendre...

Se retournant d'un coup, elle vit, face à elle, surgis de nulle part, trois solides gaillards cagoulés dont l'un était armé d'un couteau.

Elle tenta de s'échapper, un des hommes bondit sur elle, lui saisit les bras et les plaqua brutalement en arrière.

– Allez-vous-en ! Mon mari va arriver ! Allez-vous-en ! hurla-t-elle en se débattant furieusement.

– T'en as un drôle d'accent, ricana l'homme au couteau, qui semblait être le chef. Mais t'en fais pas, on les connaît les horaires de ton mari. On sait qu'il travaille beaucoup. Il en a de la chance...

– Allez-vous-en ! rugit Audrey folle de colère et d'angoisse.

– Pas tout de suite, gronda l'homme d'une voix mauvaise, on va d'abord s'occuper de ton robot, et je crois bien qu'on va s'occuper de toi ensuite... Qu'est-ce que vous en dites, les mecs ?

Les grognements émis par ses deux complices ne laissèrent aucun doute à Audrey sur leurs intentions. De ses yeux affolés, elle cherchait un secours, mais ne vit que le chaos de la pièce et Oscar, désespérément immobile.

Alors, sans réfléchir, elle s'écria :

– Oscar ! Aide-moi !

Tous les yeux se tournèrent vers le robot, qui s'enfuit aussitôt.

Pendant plusieurs secondes, derrière leurs cagoules, les trois brutes se laissèrent aller à un rire sauvage.

– Eh bien ! Il est super, ton garde du corps ! Dis donc, c'est ton mari qui lui a appris à se défendre comme ça ? Je crois qu'il faut qu'on te montre au moins une fois dans ta vie ce que c'est que des vrais hommes...

Il s'approcha d'un pas lent. Audrey, tétanisée, vit la lame du couteau se diriger vers sa poitrine. L'homme en pressa la pointe contre le tissu de la robe.

– Ton vilain robot est retourné se cacher. Ça me contrarie, parce qu'on avait dit qu'on s'occuperait d'abord de lui. Avec toi, ça risque d'être plus long... Alors soit tu le rappelles, soit on commence par toi.

– Allez-vous-en ! hurla Audrey pour toute réponse.

– Tu l'appelles, ou tu veux y passer tout de suite ? menaçait-il en appuyant son couteau.

Audrey poussa un cri et la porte du couloir s'ouvrit dans un léger grincement.

Les trois hommes se retournèrent sans lâcher leur proie. Oscar était là, immobile dans l'encadrement de la porte. Son avant-bras droit se releva et, dans sa main, contrastant avec la blancheur de sa tenue, ils virent le noir luisant de l'arme qu'il pointait sur eux.

– Putain ! s'écria le chef. C'est donc vrai ! Ils ont des armes ! Leurs saletés de robots ont des armes ! Alors c'est pour ça que vous les avez amenés ici, hein ? Salope ! Pour nous tirer comme des lapins !

Derrière sa cagoule, elle ne vit que ses yeux injectés de sang. En un éclair, il abaissa son couteau à hauteur de sa ceinture et le planta rageusement dans le ventre d'Audrey.

Foudroyée par la douleur, elle s'effondra sans un cri.

*

Lancée à une vitesse hallucinante sur la petite route déserte, obscure et tortueuse, la voiture d'Audrey, tous phares éteints, faisait hurler ses pneus à chaque virage. L'apprentissage de la conduite par les robots avait comporté des cours intensifs de pilotage exploitant au maximum la rapidité de leurs réflexes et la sensibilité de leurs gyroscopes. Ils en étaient devenus des conducteurs plus sûrs que le meilleur des pilotes humains.

Oscar parvenait ainsi à maintenir la voiture sur la route jusqu'aux limites extrêmes de son adhérence. Audrey, toujours inconsciente, était sanglée sur la banquette arrière par les ceintures de sécurité. La tache sombre de sa robe ne cessait de s'agrandir, buvant le sang qui s'écoulait de sa blessure.

Les trois malfrats s'étaient enfuis, trop heureux que le robot ait semblé hésiter à tirer. Aussitôt après, Oscar s'était précipité vers Audrey, lâchant le pistolet d'alarme que Tom lui avait secrètement appris à manipuler pour le cas où il aurait à intimider d'éventuels visiteurs indésirables. Ne pouvant rien faire sur place, il avait porté Audrey jusqu'à sa voiture et s'était élancé dans la nuit.

Pendant ce temps, les robots de l'hôpital déserté s'étaient rejoints en salle d'opération pour réactiver le robot chirurgical qui dormait sous sa bâche depuis des mois. Le seul chirurgien capable de le manipuler avait quitté l'île en même temps que les touristes. Il restait un chirurgien traditionnel rattaché à l'hôpital mais, sans doute déprimé par l'insularité, il était rarement à jeun.

En arrivant dans les faubourgs de la capitale, Oscar ne ralentit pas. Au pied des quelques lampadaires encore en fonctionnement s'étaient étalées de tristes flaques de lumière d'un jaune sale. La voiture les traversait comme autant d'éclairs. Quand tout à coup, au détour d'un virage, un passant titubant apparut au milieu de la route.

Oscar donna un violent coup de volant. Déséquilibrée, la voiture se retrouva sur deux roues au moment même où elle heurtait le trottoir. contre-braquant, Oscar freina un court instant et le véhicule retomba lourdement sur ses quatre roues tandis que son flanc gauche venait labourer le mur d'une maison dans une gerbe d'étincelles. Replaçant aussitôt son véhicule au milieu de la route, Oscar enfonça l'accélérateur, le moteur rugit et l'ivrogne, incrédule, vit la voiture disparaître dans l'obscurité.

Quelques minutes plus tard, sans avoir fait d'autre rencontre, Oscar immobilisait son véhicule devant une porte latérale de l'hôpital. Une épaisse fumée blanche s'échappait de tous les côtés du capot. Deux robots étaient postés à l'attendre. Ils sortirent aussitôt Audrey de la voiture, déposèrent avec douceur son corps inerte sur une civière à roulettes, le mirent sous perfusion et s'élancèrent dans le bâtiment. Oscar était resté assis, immobile, les mains posées sur le volant. Il n'avait plus d'instructions à exécuter.

Arrivés devant un large ascenseur, les deux robots s'y engagèrent avec la civière. Les portes se refermèrent en vibrant et, à peine démarrée, la

cabine fit entendre des grincements sinistres. Depuis le départ des touristes, son entretien avait été complètement négligé. Soudain, dans une secousse, elle s'immobilisa entre deux étages. Le robot le plus proche du panneau de commande pressa à nouveau l'interrupteur, mais rien ne se produisit. Un silence de mort s'abattit dans la cabine. Le souffle d'Audrey devenait de plus en plus faible. C'est alors que le néon qui assurait l'éclairage se mit à grésiller. Il s'éteignit enfin et, brutalement, l'ascenseur reprit sa course.

Quand ses portes s'ouvrirent sur le palier de la chirurgie, les deux robots enfilèrent le couloir au bout duquel se dressaient les portes de la salle d'opération. À aucun moment ils n'avaient rencontré âme qui vive dans cet hôpital fantôme.

La pièce baignait dans la lumière laiteuse diffusée par le scanner qui avait aussi été réactivé. Les robots n'avaient besoin d'aucun autre éclairage. Le robot anesthésiste s'était préparé et le pupitre du robot chirurgical avait tous ses voyants allumés. Ils glissèrent Audrey sur le plateau du scanner, qui balaya aussitôt sa zone abdominale. Ils l'allongèrent ensuite sur la table d'opération et, reproduisant à la perfection les gestes des praticiens qu'ils avaient pu observer, ils dégagèrent la blessure et en nettochèrent les contours. Alors, comme une araignée géante suspendue à son fil, la grappe de bras multi-articulés du robot chirurgical descendit lentement vers le corps d'Audrey.

*

– Vous en êtes sûr ? insista Axel.

– Je suis formel, répondit avec assurance le docteur Hindman, petit homme chauve d'une cinquantaine d'années et chirurgien réputé. D'ici une quinzaine de jours, votre épouse pourra recommencer à utiliser sa piscine, prudemment au début, mais dans deux mois, tout cela ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Quant à la cicatrice, elle sera presque invisible.

– Mais à l'intérieur, cette machine a vraiment fait tout ce qu'il fallait ?

– Je vous le garantis ! J'ai examiné la vidéo de l'opération, c'est un travail magnifique ! Tout est propre et parfaitement consolidé. J'aurais du souci à me faire si l'ordinateur qui a guidé le robot n'était aussi coûteux, à ce que j'ai cru comprendre.

– En ce cas, il ne me reste plus qu'à vous remercier d'avoir fait un tel trajet.